

manquer aux malheureux, avant même que la nourriture leur fit défaut !

Marie était sortie de sa hutte de bois, après avoir prié une partie de la nuit ; mais ses prières étaient loin d'être exaucées ; et cependant sa vue, tandis qu'elle désespérait Jean Cornbutte, rendit quelque courage à Penellan ; il se dit que cette pauvre créature ne pouvait être destinée à une mort aussi horrible.

— Eh bien, demanda Marie, vous avez donc fait trop de feu, que la chambre est pleine de fumée !

— Oui, oui, répondit le timonier en balbutiant.

— On le voit bien, d'ailleurs, reprit Marie, car il ne fait pas froid ; il y a longtemps même que nous n'avons éprouvé autant de chaleur !

Personne n'osa lui apprendre la triste vérité.

— Voyons, ma fille Marie, dit Penellan, en brusquant les choses, aide-nous à préparer le déjeuner ; il fait trop froid pour sortir. Voici le réchaud, voici l'esprit-de-vin, voici du café. — Voyons, vous autres, un peu de pemmican d'abord, puisque ce maudit temps nous empêche de chasser quelques oiseaux ou quelques lièvres.

Ces paroles ranimèrent un peu ses compagnons.

— Mangeons d'abord, dit-il, et nous verrons après à sortir d'ici !

Penellan joignait l'exemple au conseil ; il dévora sa portion d'une bouche avide ; ses compagnons l'imitèrent ; ils burent ensuite une tasse de café brûlant, fait avec de la glace fondue, ce qui leur remit un peu de courage au corps ; puis Jean Cornbutte décida, avec une grande énergie, que l'on allait tenter immédiatement les moyens de sauvetage.

Ce fut alors que Vasling fit cette réflexion terrible :

— Si la tempête dure encore, ce qui est probable, il faut que nous soyons ensevelis à dix pieds sous la glace, car on n'entend plus aucun bruit au dehors !...

Penellan regarda Marie, qui comprit l'affreuse vérité, mais ne trembla pas.

Penellan fit d'abord rougir à l'esprit-de-vin le bout de son bâton ferré ; il l'introduisit successivement dans les quatre murailles de glace, il ne trouva d'issue dans aucune. Jean Cornbutte résolut de creuser une ouverture dans la porte même ; la glace était tellement dure que les coutelas l'entaient difficilement, et que les morceaux que l'on parvenait à extraire encombraient la hutte ; au bout de deux heures de ce travail pénible, la galerie creusée n'avait pas deux pieds de profondeur.

(A Continuer.)

LES DEUX MERES.

(Suite.)

Marguerite retourna près de son enfant, reprit sa broderie et se remit à l'ouvrage ; mais quelque attention qu'elle semblât lui donner, il était facile de comprendre que son âme était ailleurs. Par moment, l'aiguille s'échappait d'entre ses doigts sans qu'elle s'en aperçût ; Clotilde se baissait lentement alors, la ramassait en silence et la replaçait sur la table ; Marguerite la retrouvait machinalement, et machinalement continuait la tâche qu'elle s'était imposée ; puis l'instant d'après, elle regardait sa fille endormie dans le berceau, se penchait avec précaution vers sa petite tête blonde, contemplait avec amour ses deux petites mains blanches et veinées qu'elle aurait voulu presser contre ses lèvres, et paraissait s'anéantir dans cette contemplation si pleine de délices et de tendresse, suivant d'un regard empressé les plus légers mouvements de son enfant chéri, et cherchant, dans sa sollicitude maternelle, quels pouvaient être les rêves de son sommeil.

Après être demeurée longtemps suspendue sur sa fille, après avoir tacitement interrogé ses petits bras qui s'agitaient, sa bouche rose qui s'entrouvrirait comme pour donner passage à des paroles, la jeune mère alla se rasseoir ; mais elle était à peine assise, que la capricieuse enfant agita de nouveau ses bras, puis ses yeux bleus se dirigèrent vers Marguerite.

— Vois-tu ? elle me reconnaît, elle m'appelle, s'écria Marguerite en courant au berceau. — Oui, ma

filles, je comprends ton charmant langage, continuait-elle avec joie ; oui, je sais ce que veulent dire tes yeux qui me regardent, tes mains que tu t'efforces de soulever, tes lèvres que tu entr'ouvres ; oui, je devine ce muet langage, ces caresses tacites, ces embrassements que tu me donnes en pensée ; tout cela veut dire, n'est-ce pas, que je suis ta mère, que tu m'aimes déjà, et que tu es heureuse près de moi ?

Et, en parlant ainsi, elle prenait son enfant entre ses bras, l'approchait de son cœur, la baisait sur les cheveux, sur le front, sur les joues.

— Comme elle sera jolie ! dit-elle en s'adressant à Marguerite ; tiens, regarde, elle me sourit encore, elle me reconnaît ; personne ne lui a dit que j'étais sa mère ; elle le comprend déjà.

Et Marguerite, les yeux rayonnants de joie, berçait doucement sa fille sur ses genoux. Tout à coup son regard devint triste, son visage sembla se charger d'un nuage, sa poitrine se souleva comme oppressée par un poids, et une larme coula sur sa joue.

— Qu'avez-vous donc encore ? dit Clotilde, qui venait, malgré ses soixante ans, d'apercevoir cette larme qu'elle s'efforçait de cacher ?

— Pourquoi son père n'est-il pas auprès d'elle et de moi ? murmura-t-elle : Notre présence à toutes deux lui est donc insupportable, qu'il prenne à tâche de l'éviter.

Elle se pencha de nouveau sur son enfant.